

Carol RIFELJ, *Coiffures. Les cheveux dans la littérature et la culture françaises du XIX<sup>e</sup> siècle*

trad. de l'américain par Carol Rifelj et Camille Noiray, Paris,  
H. Champion, coll. Romantisme et modernités, 2014, 312 pages

Katherine Rondou

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9393>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9393](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9393)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 352-353

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Katherine Rondou, « Carol RIFELJ, *Coiffures. Les cheveux dans la littérature et la culture françaises du XIX<sup>e</sup> siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9393> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9393>

---

phare de la maladie, des névroses et de la stérilité. Toutefois, quelques éléments constitutifs du thème – l'esclavage du héros à la cours d'Omphale, reine de Lydie, et son suicide sur un bûcher – permettent aux décadents d'opérer une relecture du mythe, afin de l'adapter à leurs propres obsessions, notamment le motif de la femme fatale, dangereuse et castratrice. Le corpus réuni par Pascal Noir présente Hercule sous les traits d'une victime émissaire, incarnation parfaite du personnage masculin masochiste. Une mutation que l'auteur explique par la convergence de divers facteurs : l'obsession de l'époque pour *La Belle Dame sans merci*, qui réclame nécessairement une victime à immoler, mais également le discours médical et les éditions, en langue française, des œuvres de Léopold von Sacher-Masoch.

Les travaux de Pascal Noir démontrent l'influence notable de *Psychopatia sexualis* (1886), un essai du Docteur Richard von Krafft-Ebing, psychiatre allemand, spécialiste des « perversions » sexuelles et de leurs incidences médico-légales. L'ouvrage – qui s'attarde, entre autres éléments, sur le cas de divers patients dont la jouissance sexuelle est directement tributaire de situations d'humiliation ou de souffrances, physiques ou psychologiques – officialise les néologismes *sadisme* et *masochisme*, inspirés respectivement des héros du marquis de Sade et de Léopold von Sacher-Masoch. En effet, l'écrivain et journaliste autrichien Léopold von Sacher-Masoch (1836-1895) est l'auteur de divers récits (voir l'emblématique *Vénus à la fourrure* publié en 1870), où le personnage masculin ne connaît le plaisir que dans la soumission absolue à une femme cruelle et froide.

Pascal Noir démontre comment, sous cette double influence, les écrivains décadents dénaturent le mythe antique et réduisent le héros grec à une faible proie, victime privilégiée de la bourrèlle fin de siècle. Les artistes reprennent le travestissement et l'humiliation de l'épisode en Lydie (vêtu d'une tunique féminine rouge, Hercule file la laine aux pieds d'Omphale, elle-même revêtue d'une peau de lion et appuyée sur un gourdin) et projettent sur la figure mythique le personnage masochien/masochiste, heureux de souffrir. L'Hercule décadent se délecte de sa souffrance et de sa mise à mort. Échoit donc à la despotique héroïne finisécular de tuer le héros grec, ou plutôt ses divers avatars.

Le corpus ne comprend pas d'œuvres directement consacrées au mythe d'Hercule – au même titre que les textes d'Ovide ou d'Euripide, par exemple –, mais des récits où le personnage apparaît en filigrane, par le biais d'antonomases (Hercule/hercule) et/ou d'allusions à des mythes, à des constituants fondamentaux du mythe

(e.g. les coups de pantoufle d'Omphale). L'essai retrace toutes les étapes de la dégradation du mythe herculéen dans les lettres finiséculars, et permet de comprendre les mécanismes mis en place (travestissement, fustigation, régression, homosexualité, etc.) afin de dénaturer un personnage idéalisé par les siècles. Les travaux de Pascal Noir constituent donc une contribution non négligeable à l'histoire littéraire et à l'histoire des idées. Son étude permet de mieux cerner la représentation littéraire du mythe herculéen en particulier; et la littérature, la culture décadente de manière générale.

Cependant, nous regrettons l'absence de quelques approfondissements, qui auraient sans nul doute enrichi les propos de l'auteur. Une brève étude diachronique, simple synthèse de travaux d'autres chercheurs (avec l'indication d'éventuelles lacunes, pour l'une ou l'autre époque), en début d'ouvrage, permettrait au lecteur de mieux cerner les tenants et aboutissants du mythe herculéen. En effet, il est difficile d'adhérer pleinement aux affirmations de l'auteur lorsqu'il souligne l'originalité du traitement du thème herculéen dans les lettres décadentes, sans une connaissance plus précise des mutations passées du mythe, depuis l'Antiquité.

De même, le recours à l'antonomase et aux mythes pour construire le corpus d'étude constitue, sans nul doute, une approche particulièrement riche, puisqu'elle permet de démontrer la prégnance, la vigueur de la figure mythique, qu'une simple allusion permet de mobiliser. Cependant, nous aurions souhaité un exposé plus systématique de la sélection des mythes pertinents et de l'élaboration du corpus. Enfin, nous avons noté quelques coquilles, qui ne nuisent toutefois pas exagérément au confort du lecteur.

Ces remarques n'entachent en rien la réelle valeur des travaux de Pascal Noir. Personne, semble-t-il – et pour cause ! – n'avait encore réalisé une analyse systématique des représentations du héros viril par excellence, dans la littérature fin de siècle. L'auteur ouvre son examen des représentations d'Hercule dans les lettres de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à une étude plus générale du masochisme masculin et embrasse, de ce fait, de multiples caractères transversaux propres à la Décadence (femme fatale, fascination pour le morbide, influence du discours médical, etc.). En conséquence, *Aux pieds d'Omphale* offre une étude non seulement originale, mais aussi féconde de la littérature et de la société fin de siècle.

**Katherine Rondou**

Université libre de Bruxelles, Université de Mons, B-1050  
krondou@gmail.com

**Carol RIFELJ, *Coiffures. Les cheveux dans la littérature et la culture françaises du XIX<sup>e</sup> siècle.***

Trad. de l'américain par Carol Rifelj et Camille Noiray, Paris, H. Champion, coll. Romantisme et modernités, 2014, 312 pages

Décédée quelques semaines après la publication de cet essai aux États-Unis, Carol Rifelj (1946-2010) occupait la chaire d'études françaises Jean Thomson Fulton au Middlebury College (États-Unis). Elle s'était spécialisée dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage s'intéresse aux pratiques historiques et culturelles relatives aux cheveux (essentiellement la chevelure féminine), à travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle français, période phare de la tricophilie (attirance sexuelle pour la pilosité humaine, communément pour les cheveux).

L'auteure rappelle d'abord la signification sociale et symbolique des cheveux propre à toutes les cultures et démontrée depuis longtemps par diverses études (songeons notamment aux travaux de Marina Warner ou Daniel Arasse). Très bien documenté, ce prélude (pp. 11-15) permet de saisir pleinement les tenants et aboutissants des travaux de Carol Rifelj et de mieux comprendre les traits propres au XIX<sup>e</sup> siècle, dans ses diverses manières (esthétiques, commerciales, médicales, funéraires, etc.) de concevoir la chevelure.

Pour son étude, Carol Rifelj choisit une structure qui permet de suivre aisément sa démonstration. Elle analyse les « manifestations » de la chevelure féminine sous divers aspects (la mode, la symbolique des couleurs, le rôle des coiffeurs, etc.) et les illustre systématiquement par des exemples littéraires, en fin de chapitre : l'évolution des coiffures de Renée, l'héroïne de la *Curée* d'Émile Zola (pp. 76-84), traduit son parcours psychologique ; la sexualité des protagonistes de *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier (pp. 114-128) est illustrée par leurs cheveux ; dans *Béatrix*, Honoré de Balzac souligne les personnalités opposées de ses héroïnes par leurs chevelures contrastées (la brune contre la blonde, pp. 158-169) ; etc.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les cheveux féminins revêtent une valeur esthétique – Paris est alors le centre mondial de la mode, et par conséquent, la capitale de la coiffure – et commerciale : l'individu vit désormais dans une société de production de masse et de consommation. Les coiffures (c'est-à-dire la manière dont les cheveux sont coiffés, mais aussi ornés de postiches, de fleurs, de chapeaux, etc.) suivent donc la mode, au même titre que les vêtements, et évoluent à travers le siècle. Une mode du « naturel » (hommes et femmes ont renoncé aux perruques poudrées de l'Ancien Régime) dont les

progrès de l'imprimerie et des techniques d'illustration (invention de la photographie), et le développement de la presse périodique facilitent la diffusion.

Sans surprise, la fascination de l'époque pour la chevelure – essentiellement pour la chevelure féminine, le lecteur l'aura compris – gagne la littérature et les auteurs utilisent régulièrement des significations culturelles des coiffures, particulièrement les romanciers réalistes. En effet, sensibles aux théories physiognomonistes, ils accordent une importance sans précédent au portrait physique de leur personnage (miroir du portrait moral) et la chevelure constitue souvent un élément clé de leurs descriptions. Toute caractéristique capillaire devient un indice du caractère de l'héroïne : la couleur, la longueur, l'épaisseur, l'absence ou la présence d'ondulation, les éventuelles boucles, etc. Les cheveux renseignent donc le lecteur sur la personnalité des protagonistes, mais aussi sur leur situation sociale. La coiffure élaborée de l'aristocrate ne saurait se confondre avec le simple chignon de l'ouvrière ou les cheveux relâchés de la prostituée, signe évident de sa disponibilité sexuelle. Cependant, les connaissances des romanciers dépassent ces « évidences » et l'étude minutieuse de Carol Rifelj démontre leur maîtrise optimale de la mode féminine. Les écrivains ont parfaitement conscience des coiffures à la mode, durant les années où ils situent leurs récits, et assignent délibérément à leurs héroïnes des coiffures désuètes ou au goût du jour.

Par conséquent, toute modification dans la coiffure d'une héroïne traduit son évolution psychologique : la perte ou le blanchiment des cheveux évoque un bouleversement intense (songeons à la légendaire canitie précoce de Marie-Antoinette après 1789) ; le chignon qui s'effondre peut traduire une certaine tension sexuelle (cheveux relâchés) ou un moment de crise (cheveux épars du deuil) ; l'apparition de la guillotine, assortie de la « toilette du bourreau », associe pour longtemps les cheveux coupés à la mort...

L'étude de Carol Rifelj s'ouvre par une présentation chronologique des coiffures en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle (pp. 33-76) et explicite systématiquement leurs éventuelles connotations. La coiffure à la Titus, par exemple, témoin de la mode à l'antique du I<sup>er</sup> Empire et première coupe courte pour les femmes, suscite une véritable polémique en raison de son aspect unisexe. Ensuite, l'auteure s'attarde sur le langage sexuel de la chevelure – traditionnelle synecdoque des poils pubiens que la décence interdit de mentionner – et accorde quelques pages non dépourvues d'intérêt à la pilosité féminine. En effet, Carol Rifelj souligne que, contrairement

à d'autres époques, le XIX<sup>e</sup> siècle ne condamne pas systématiquement le duvet de la lèvre supérieure. Une bouche « ombrée » indique régulièrement le caractère fort et viril du personnage féminin, sans ironie aucune. Une précision qui démontre, encore une fois, la nécessité de replacer une œuvre dans son époque, afin de ne pas dénaturer les intentions de l'artiste.

La couleur des cheveux est également prise en considération. L'auteure rassemble les différents facteurs en jeu, de la symbolique traditionnelle (la longue chevelure blonde des fées, les préjugés attachés aux roux, etc.) aux diverses techniques mises au point à travers le siècle pour modifier la couleur des cheveux (masquer les cheveux blancs, adopter la couleur à la mode).

Le lecteur le comprend rapidement grâce aux premières pages de l'essai, la coiffure « naturelle » des femmes de classes supérieures reste bien trop sophistiquée (crêpage, ajout de postiches, tresses, papillotes, etc.) pour se passer de l'aide d'un professionnel : la femme de chambre et le coiffeur, seuls autorisés à pénétrer dans le saint des saints, le cabinet de toilette. *Coiffures, les cheveux dans la littérature et la culture françaises du XIX<sup>e</sup> siècle* retrace l'évolution du métier de coiffeur, « l'artiste capillaire », et démontre à quel point, à l'époque, tous les éléments associés à la toilette féminine, et donc à la coiffure, restent étroitement liés au domaine de l'intime (pp. 171-201). Dès lors, la possibilité/impossibilité de participer ou d'assister aux rituels de l'élaboration de la coiffure permet aux écrivains de signifier la pudeur ou l'impudeur du personnage féminin, et son degré d'intimité avec les éventuels témoins.

Enfin, Carol Rifelj ne laisse aucun élément dans l'ombre et accorde toute son attention à un usage aujourd'hui tombé en désuétude, mais omniprésent au XIX<sup>e</sup> siècle : l'art de fabriquer les bijoux et les tableaux en cheveux (pp. 253-268). Les amants portent quelques cheveux de l'aimé dans des bagues ou des médaillons prévus à cet effet ; les fiancées brodent des mouchoirs avec leurs cheveux ; les cheveux des défunts sont mis en scène, notamment sous forme de fleurs, dans des cadres commémoratifs ; etc. Bref, l'époque chérit les mèches de l'être aimé, mort ou vivant, comme de véritables reliques, qui maintiennent le contact à travers le temps et l'espace. L'auteure s'attarde également sur un autre élément, corrélatif du don de cheveux coupés, ante ou post-mortem : la coupe des cheveux en elle-même (pp. 224-234). Outre l'aspect infamant de la tonte, inscrit dans d'autres époques et cultures, et le rappel de l'association des cheveux coupés à la mort, en raison de la « toilette

du bourreau » évoquée plus haut, Carol Rifelj rappelle les conceptions hygiénistes et médicales du XIX<sup>e</sup> siècle (nécessité de couper les cheveux pour lutter contre certaines maladies, importance des facteurs météorologiques ou astrologiques au moment de la coupe, etc.). Autant de particularités aujourd'hui méconnues du lecteur contemporain, mais dont la connaissance est fondamentale pour comprendre la société du XIX<sup>e</sup> siècle et ses productions artistiques.

*Coiffures, les cheveux dans la littérature et la culture françaises du XIX<sup>e</sup> siècle* constitue une étude remarquable, claire, d'une lecture agréable (la traduction est de qualité) et particulièrement intéressante. À travers un fil conducteur unique (la coiffure des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle), Carol Rifelj rassemble, de manière cohérente, de multiples informations pertinentes sur la société de l'époque, dans des domaines aussi variés que la sociologie, la mode ou la médecine.

Katherine Rondou

Université libre de Bruxelles, Université de Mons,  
B-1050  
krondou@gmail.com

Guy SAEZ, Jean-Pierre SAEZ, dirs, *Les nouveaux enjeux des politiques culturelles. Dynamiques européennes.*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Recherches/Territoires du politique, 2012, 398 pages

L'ouvrage prolonge les questionnements soulevés lors du colloque européen *Culture, territoires et société en Europe* organisé à Grenoble les 28 et 29 mai 2009 par l'Observatoire des politiques culturelles – à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire de sa création – en partenariat avec l'unité de recherche Politiques publiques, action politique, territoires (Pacte, Centre nationale de la recherche scientifique, université Grenoble Alpes). Notre courte analyse paraît donc cinq ans après les premières réflexions du colloque et deux ans après la parution du livre. Elle s'éclaire de dernières interventions du ministre de la Culture albanais, Mirela Kumbaro, qui souligne la solidité de la culture comme lien entre Européens. Elle a mûri au gré de nouvelles idées et réalisations. Elle s'enrichit de réflexions comme celle de Raymond Weber (2013, « Dynamiques européennes : les nouveaux enjeux des politiques culturelles. Analyse sur base d'une note de lecture », déc., accès : [http://www.fondation-hicter.org/IMG/pdf/RW\\_2013\\_polt\\_cult\\_europe.pdf](http://www.fondation-hicter.org/IMG/pdf/RW_2013_polt_cult_europe.pdf), consulté le 01/05/14), président de l'association Marcel Hicter pour la démocratie culturelle, sur la détermination des politiques culturelles en Fédération Wallonie Bruxelles. Elle se termine peut-être de résultats non obtenus ou d'échecs difficilement évitables.